

Dans ces temps de pandémie au Covid 19 je reçois, comme nombre de collègues, des appels téléphoniques et les séances se font donc *par* téléphone. A partir de cette situation nouvelle, je veux vous faire part d'un certain nombre d'observations en particulier sur la question du corps.

En premier lieu, je n'ai jamais autant éprouvé combien *la présence* des deux protagonistes est indispensable à une séance de psychanalyse. Qu'un travail puisse se faire en dehors du cadre classique est une chose mais en cette période exceptionnelle le retour sur ce que permet ou ce que porte ce cadre dit classique peut avoir son intérêt. C'est à partir de ce constat que le téléphone est certes un moyen de poursuivre le travail engagé que nous devons nous interroger sur ce que signifie la *présence* de l'analyste comme celle aussi, sur un autre registre, de l'analysant. C'est finalement la question du corps.

L'écoute par téléphone suffit-elle à la question plus vaste de sa *présence* ?

Il m'a semblé que la situation exceptionnelle actuelle par comparaison permettait un étayage et ouvrait peut-être de nouvelles routes.

1 Commençons par cette idée que si la psychanalyse est bien une pratique de *bavardage*, elle n'est pas pour autant une conversation. C'est un premier point qui donne une piste dans le contexte actuel.

Cet écart avec une conversation se ressent chez moi par un épuisement inhabituel. Je me demande alors pourquoi ces séances sont plus asthéniantes que lors des séances habituelles c'est-à-dire avec la présence réglée de l'analysant et de l'analyste ; j'en reviens à ce constat : que ce qui manque, c'est le corps, les corps.

La voix, les voix sont certes du corps mais nous pourrions soutenir que du corps manque à l'Autre dans l'idée formulée par Lacan dans le séminaire *Encore*<sup>1</sup> que *le grand mystère du corps parlant* c'est que corps et grand Autre ont partie liée, sont indissociables et là, il manque comme une surface d'accueil, il manque du corps. L'écoute téléphonique pour précieuse qu'elle soit ne supplée pas à l'engagement, la présence du corps ou des corps. Du coup, nous sommes amenés à nous interroger sur la fonction du corps lors d'une séance avec le setting habituel?

2 Qu'est-ce qui change avec les séances par téléphone et pourquoi en cette circonstance, la question de la conversation devient une pente qui exerce une tentation; il est vrai aussi que dans des circonstances cliniques que je ne détaillerai pas ici, elle devient parfois nécessaire (je pense à certaines situations qui bordent la psychose) ; certains patients le ressentent à tel point qu'ils refusent catégoriquement toute idée d'une poursuite par téléphone comme si une forme de proximité se mettait en place ; ils veulent garder des distances et le téléphone leur paraît en ce sens dangereux car il contient le risque d'une conversation ou ce qu'ils ressentent comme tel, c'est-à-dire le signe d'une proximité trop précoce. A la fin de l'analyse sans doute peut-on parler d'une conversation et c'est le constat qu'invite à faire Lacan dans une séance du séminaire sur

---

<sup>1</sup> Lacan : 15 mai 1973 Séminaire *Encore*

les psychoses<sup>2</sup> : *Le sujet commence par parler de lui et quand il aura parlé de lui qui aura sensiblement changé dans l'intervalle à vous, nous serons arrivés à la fin de l'analyse.*

Ici l'expression **à vous** que je souligne puisqu'il me semble que c'est l'intention de Lacan, veut signifier un changement de statut pour la parole qui en définitive en fin de parcours rejoint la conversation ; bien qu'il y ait quelque chose, y compris en fin de parcours, qui ne s'élimine pas du transfert, on peut faire l'hypothèse que lorsque celui-ci a en grande partie chuté, une conversation devient possible.

Ce que les protagonistes évitaient c'est une trop grande proximité, là où précisément la conversation *rode*. Or dans ce contexte, le fil de l'élaboration risque de se perdre par une césure avec l'inconscient, par une levée pourrait-on dire du mystère,... du mystère du corps parlant ; la conversation objective les protagonistes et scelle la fin (de la névrose) du transfert. Freud évoquait dans le transfert, la personne du médecin ; à cet endroit la notion de supposé savoir qu'a introduit Lacan est le rempart fragile qui met à distance la conversation pour laisser sa place à *bewältigung*, l'élaboration qui cherchera sans que ce soit son intention première et sur ce point sans espoir de succès, à lever le mystère du corps parlant. Tout l'intérêt de la formule est qu'à la faveur du mystère, l'origine du langage ne sera pas explicitée. Demeure toutefois l'incorporation du corps par le grand Autre.(fin du séminaire Encore)

3 Je voudrais aussi souligner deux points qui me paraissent fondamentaux (3 et 4):

Le premier concerne les résistances de l'analyste à partir de l'assertion qu'il n'y a *résistances que de l'analyste*<sup>3</sup> : on pourrait penser que sur ce point et en première analyse, les résistances de l'analyste diminuent par l'acceptation du téléphone. Nous pourrions considérer en effet, que l'agrément donné aux séances par téléphone en sont un signe ; mais cette première analyse ne suffit pas car *L'analyste*<sup>4</sup>, dit Lacan, *résiste quand il ne comprend pas à quoi il a affaire. Il ne comprend pas à quoi il a affaire quand il croit qu'interpréter, c'est montrer au sujet ce qu'il désire, c'est tel objet sexuel. Il se trompe.* –(je vais revenir sur cette erreur de l'analyste dans le point 4)

Le véritable ennemi de l'analyse c'est le moi de l'analyste et, toujours dans ce séminaire consacré au Moi dans la théorie freudienne, on lit ceci : *C'est la relation dernière du sujet à un Autre véritable, à l'Autre qui donne la réponse qu'on n'attend pas, qui définit le point terminal de l'analyse. - à cette seule condition que le moi de l'analyste veuille bien ne pas être là, à cette seule condition que l'analyste ne soit pas un miroir vivant, mais un miroir vide*<sup>5</sup>.

La difficulté du travail par téléphone est peut-être là : oublier d'être un miroir vide et finalement être trop présent, offrir une conversation là où celle-ci doit rester en retrait., Comme disent les chinois, (qui sont vraiment d'actualité!) il s'agit de *cadavériser* sa position.

4 Le deuxième point à souligner et qui concerne toujours la même pente, celle du risque de la conversation se trouve dans ce texte pour moi fondamental des Variantes de la cure-type où Lacan avance le thème de la position de l'analyste.

---

<sup>2</sup> Lacan :14 mars 1956 Séminaire sur les psychoses, livre III

<sup>3</sup>Lacan: 15 mai 1955 p, 267 Séminaire II: Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse

<sup>4</sup> Lacan : 15 mai 1955 p, 267 Séminaire II: Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse

<sup>5</sup>Lacan :25 mai 1955 p, 288 Séminaire II :Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse

Il est à relever que de la façon dont Lacan construit sa phrase et celle-ci concentre à la fois une position psychique en regard de ce qu'est l'analyse pour Lacan, mais également, par métonymie, la participation du corps car dit Lacan<sup>6</sup> : *l'analyste peut bien répondre de la place où il veut, il ne veut rien qui détermine cette place.*

Toujours la même idée où il s'agit de ne pas donner un contenu, de ne pas y coller son propre désir qui ne serait alors que du propre crû de l'analyste. La formule est saisissante par la souplesse qu'elle suppose qui pourrait être celle d'un yogi (!)  
En définitive cet entrelacement du corps et de l'Autre est bien ce que traverse l'expérience analytique. Le travail en situation de confinement a donc ses limites.

---

<sup>6</sup> Lacan : Ecrits p,349 Variantes de la cure-type Seuil